

Pinic (Côtes du Nord).

3 octobre 1907. 46

Chère marquise,



Il y a longtemps que je suis en peine  
d'avoir de vos nouvelles, et c'est ma  
très grande faute, puisque je ne vous ai  
pas écrit depuis le mois d'août. Pardonnez-  
moi de vous avoir si peu donné signe de  
vie : j'ai employé mes vacances à beaucoup de  
travaux (stériles, comme à mon ordinaire), et  
il m'est arrivé bien rarement d'écrire pour  
mon plaisir. Mais j'ai beaucoup pensé à vous,  
et je souhaite de tout mon cœur que votre  
cure d'Érian vous ait été salutaire et que vous  
ayez été tout à fait rassurée par l'oculiste de

Lausanne. Pourvu qu'il ne vous ait pas ordonné  
de moins lire! - Ici nous avons passé, en pleine  
solitude, dans un pays admirable, de bons mois  
reposants et, pour les enfants, fortifiants. - Une des  
joies de mes vacances a été de lire à loisir les  
volumes de votre père que vous m'avez donnés, surtout  
Histoire et religion et les Etudes historiques et religieuses.  
Comment ces études, après cinquante ans écoulés, ont-  
elles gardé tant d'attrait, de fraîcheur, et comme  
de nouveauté? Les livres qui en furent l'occa-  
sion sont presque tous périmés aujourd'hui; mais  
elles, elles restent vivantes, jeunes et sans rides.  
Ce privilège de longue durée, elles le doivent, je crois,  
à la beauté de la doctrine qui les soutient, et  
qui s'exprime en cette page si noble, entre tant  
d'autres (je la transcris de l'article sur le Cha

teaubriand de Ste Beuve: « Ce que les publi-  
 cistes de la contre-révolution reprochaient sur-  
 tout à la philosophie moderne [au moment de l'ap-  
 parition du Génie du christianisme], c'était son esprit  
 d'analyse, qui procède par la décomposition et qui  
 tue l'homme en détachant les cœurs. » L'accusation  
 était absurde. Analyser, c'est décomposer, c'est à dire  
 distinguer les éléments de la chose qu'on décompose;  
 en soi l'analyse n'est donc susceptible ni d'abus, ni  
 d'excès; elle n'a jamais détaché que les erreurs;  
 ainsi s'explique la répugnance qu'elle a toujours  
 inspirée aux ennemis de la raison et de la libre-  
 pensée. Notre esprit ne s'éclaire que par l'étude,  
 par l'analyse, par la science, et quant à  
 l'enthousiasme, qui ne consiste pas dans une  
 adhésion ardente et passionnée aux vérités re-  
 cherchées et démontrées par la raison, il est

54  
« pire que l'ignorance. C'est par lui que tant de sectes  
« absurdes et nuisibles ont réussi à s'établir et à  
« s'étendre ; c'est par lui que les prestiges ont passé  
« pour des réalités, les pas rétrogrades pour des mar-  
« ches triomphales, les impostures pour des articles de  
« foi. Erigé en système, l'enthousiasme qui exclut l'exa-  
« men et les méthodes exactes a causé la plupart des  
« erreurs et des malheurs du monde. »

C'est la pure doctrine réaliste et rationaliste,  
celle qui fait l'originalité propre de la philosophie  
française. C'est elle qui a organisé et vivifié l'érudition  
si variée de votre père ; c'est elle qui, le conduisant  
vers les écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle comme vers ses maîtres,  
donné à sa langue sa pureté et sa limpidité toutes  
classiques, à son style sa trame si forte, sa tenue  
si sévère, et, sous des allures froides et hautaines en  
apparence, sa flamme. C'est elle qui, étant une règle



pour la science en même temps qu'une lumière pour l'esprit, lui a fourni de quoi juger les hommes et les œuvres de son temps, les principes d'une critique qui s'élève si haut au-dessus des accidents de la polémique quotidienne. On admire qu'entre le romantisme finissant et le renouveau commençant une critique ait pu rester ainsi dans la grande tradition des encyclopédistes et des "idéologues" du Consulat. Et si l'on songe que pendant l'époque impériale il a fallu du courage pour maintenir les droits de la raison contre toutes les formes du mysticisme, de la futilité ou du romantisme, on apprend à mieux aimer les rares hommes de ce temps qui nous ont transmis la foi dont nous vivons. ~ Si ces lectures ont été une des joies de mes vacances, une de mes tristesses a été la lecture des actes de congrès de Nancy et de Stuttgart. Qu'est devenu mon cher Jaures!



Nous rentrons à Paris à la fin de la semaine.  
Sitôt rentré, j'irai à la rue Barbey de Jouy m'in-  
former un peu de vos nouvelles, sans d'ailleurs  
espérer vous revoir avant le mois de décem-  
bre. Ma femme me charge de la rappeler  
à votre aimable souvenir et je vous prie,  
ma chère marquise, de vouloir bien agréer  
l'hommage de ma profonde et respectueuse  
affection.

Joseph Bédier.